

## *Préface*

Claude GAUVARD

---

Cette année, la publication annuelle de l'École doctorale d'histoire mérite bien son nom, *hypo-thèses*, puisqu'elle se compose exclusivement des travaux présentés par les doctorants lors des quatre séminaires qu'ils ont organisés et qu'elle met, par conséquent, l'accent sur des travaux d'apprentissage, produits avant la thèse. On peut regretter que la séance d'histoire générale organisée par des chercheurs confirmés, qui avait pour thème *L'argent*, coordonnée par Jacques Marseille, n'ait pas pu donner lieu à une publication dans ce volume, comme il était devenu habituel depuis quelques années. Ceux qui ont eu la chance d'assister à cette journée du 27 mars 2002 se souviennent des interventions brillantes de nos collègues provinciaux ou parisiens. Nous pouvons cependant penser que le colloque organisé les 26-28 septembre 2002, sur le thème *Être parisien*, pourra voir le jour dans un délai proche. Il a été le fruit d'une étroite collaboration entre l'École doctorale d'histoire et le Laboratoire d'histoire du XX<sup>e</sup> siècle. Que les organisateurs, les intervenants et les participants soient remerciés pour avoir pu mener à bien ce premier essai de rencontre transpériodique.

Place est donc pleinement donnée aux doctorants dans *Hypothèses 2002*. L'histoire ancienne et l'histoire contemporaine se sont montrées particulièrement performantes puisque les chefs de file appartiennent à ces deux périodes, qu'il s'agisse de Catherine Goblot-Cahen pour *Qu'est-ce que punir ?* ou de Antony Hostein pour *Histoire et rhétorique*, tous les deux spécialistes de l'Antiquité, et de Christophe Granger pour *L'individu et les aventures du corps* ou de Béatrice Joyeux pour *Les transferts culturels*, qui sont en train l'un et l'autre d'achever une thèse en histoire contemporaine. Les autres périodes entre lesquelles se divise traditionnellement notre discipline, l'histoire médiévale comme l'histoire moderne, ont livré des contributions de façon harmonieuse. On peut regretter que quelques spécialités propres à l'École doctorale ne soient pas mieux représentées, telle l'histoire de l'Afrique, l'histoire de l'Orient antique, l'histoire de l'Amérique du Nord ou du Sud. Il est en effet souhaitable que l'École doctorale soit un lieu d'échanges entre des périodes

chronologiquement éloignées et entre des civilisations différentes, de façon à confronter les problématiques dans lesquelles s'enferment normalement les spécialistes. De nombreux doctorants pensent que, dans le cadre rigide d'une thèse à temps compté, il s'agit là d'une perte d'énergie et qu'ils ne gagnent rien pour l'avenir. Qu'ils se détrompent ! Les perspectives utilitaristes ne se placent pas où ils le croient et il ne faut pas confondre court terme et moyen terme. La lecture des différentes interventions prouve que des résonances s'installent d'une période à l'autre et que cet exercice permet de devenir pleinement historien, car l'histoire ne se construit pas en s'enfermant, mais elle se développe par la projection des concepts dans le temps. Les éminents spécialistes qui sont venus conclure ces différentes séances – il faut encore une fois les remercier d'avoir fait confiance aux jeunes chercheurs qu'ils ont écoutés et stimulés – sont là pour prouver que le regard de l'historien embrasse et doit embrasser au-delà de sa spécialité pour mieux servir sa discipline.

Les thèmes choisis n'étaient pas faciles. Ils étaient surtout très neufs, ce qui montre que les organisateurs savent faire preuve d'audace et que, surtout, ils ont compris que ces séances étaient un moyen de tester un certain nombre d'idées et d'utiliser quelques concepts opératoires. Ainsi, la théorie sur « Les transferts culturels » incite effectivement à l'amorce de ce que Béatrice Joyeux appelle « un discours de la méthode ». Il s'agit de savoir si son contenu peut s'appliquer à d'autres domaines que la philologie et la philosophie franco-allemandes qui lui ont donné naissance. Si les historiens ont depuis longtemps pensé les rapports interculturels en termes flous d'échanges nationaux ou de métissage, ils sont loin d'avoir fait l'histoire des transferts, c'est-à-dire de la façon dont s'élaborent les relations entre cultures à des niveaux hétérogènes, ce qui confère une large priorité aux passeurs et aux objets de l'échange. Une telle démarche suppose de repenser l'idée de nation, de réfléchir à celle de supériorité, de mettre en valeur les différences entre les stratégies officielles et la réalité des contacts, etc. Il était donc nécessaire que l'introduction à ce thème soit à la fois substantielle et réaliste. Le constat par lequel commence Béatrice Joyeux quand elle écrit combien « il fut difficile de trouver une problématique commune » est de saine méthode. Il montre que l'École doctorale a été un bon champ d'expérience et il engage les jeunes historiens à la réflexion. Il en est de même des liens que l'histoire entretient avec la rhétorique. Les doctorants ont, avec juste raison, humé l'air du temps, celui qui porte à une histoire des ressorts émotionnels, comme l'a montré la séance consacrée au rôle des émotions en politique, qui s'est tenue à l'École doctorale en 2001<sup>1</sup>. Le discours n'est plus considéré comme un exercice d'école séparé du réel, mais comme un objet d'histoire, en ce sens qu'il est susceptible de faire lever des émotions qui, elles-mêmes, contribuent à changer le cours de l'histoire. À l'historien de saisir ce frémissement et ses effets en traquant les mots qui transforment les foules. Et,

---

1. Voir *Hypothèses 2001. Travaux de l'École doctorale d'histoire de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne*, Paris, 2002, p. 299-365.

pour mieux saisir ce nouveau champ d'études, il convenait, comme l'ont fait Antony Hostein en introduction et Laurent Pernot en conclusion, de saisir la rhétorique dans son devenir historiographique, comme sur le chemin qui la conduit de la littérature à l'histoire.

Mais le travail de l'historien serait de peu de poids s'il oubliait que son champ privilégié de recherche reste l'homme. Il est à l'honneur ici, sous la forme du corps sans lequel il n'est ni histoire de l'individu, ni série d'individus, ni individus en séries, c'est-à-dire en relation. Christophe Granger le montre à l'envi quand il place son introduction sous l'égide de Marc Bloch, de Marcel Mauss et de Georges Vigarello. Et la conclusion que nous livre ce dernier ouvre encore sur l'avenir. Enfin, l'histoire du châtement place volontairement l'homme au cœur de la justice. L'exposé de Catherine Goblot-Cahen souligne l'intérêt d'un parcours épistémologique qui a dégagé l'histoire de la justice de la gangue d'institutions décrites pour elles-mêmes comme de récits de châtements strictement exemplaires, dont la fin était de conduire l'homme au salut ou à l'obéissance. La justice est ici étudiée en historien, c'est-à-dire que la pratique judiciaire se frotte aux théories normatives, les hommes aux pouvoirs et, en définissant des coupables et des victimes, la résolution des conflits met en jeu des forces multiples, tels l'argent, la haine, le pardon ou l'oubli. Ainsi se dégagent des données complexes et évolutives selon les structures sociales et étatiques.

La formation de l'École doctorale ne porte pas seulement sur le contenu de la discipline. Elle s'attache aussi à former les doctorants aux principaux outils informatiques. Il s'agit d'un travail en petits groupes qui prend des allures passionnées et passionnantes. De nombreux stages sont offerts, en cartographie et en analyse des données. Leurs créateurs et animateurs, Emmanuel Bonin et Alain Dallo, dépensent leur temps sans compter. Grâce à eux, les thèses seront à la fois belles et bonnes, tant la lisibilité des tableaux et l'esthétique des cartes sont un outil de compréhension essentiel du sujet de recherche et de sa démonstration. Qu'ils en soient ici remerciés, ainsi que le LAMOP, son directeur Jean-Philippe Genet et Giulio Romero. Christine Ducourtieux reste notre cheville ouvrière. En tant que documentaliste, elle met à la disposition des doctorants des guides de recherche et elle gère le site de l'École doctorale<sup>2</sup>, dont la fréquentation de lecture augmente. Ainsi existe-t-il une École doctorale virtuelle, parallèle à l'autre, et tout aussi efficace, qui propose diverses activités et annonce les événements scientifiques, les bourses, les allocations, les aides et les prix de thèse offerts aux doctorants. Puisse-t-elle constituer un réel moyen d'information et de communication ouvert entre les doctorants et entre les professeurs qui les encadrent !

Sans l'aide du Conseil scientifique de l'Université, sans la compétence des Publications de la Sorbonne et en particulier de sa directrice, Élisabeth Mornet, cet état des travaux ne pourrait pas voir le jour. Au moment où le

---

2. [http://panoramix.univ-paris1.fr/UFR09/ECOLE\\_DOCTORALE/docto.htm](http://panoramix.univ-paris1.fr/UFR09/ECOLE_DOCTORALE/docto.htm).

cursus de recherche se précise et se resserre pour être reconnu dans un cadre européen, il importe de tout mettre en œuvre pour que les doctorants bénéficient d'outils efficaces. Dans l'esprit du Comité scientifique de l'École doctorale d'histoire de Paris I Panthéon-Sorbonne, la publication d'*Hypothèses 2002* répond, je l'espère, à ces exigences dont il ne faut pas cacher la difficulté en Sciences humaines. Enfin, l'École doctorale est l'objet d'une gestion quotidienne, lourde tâche qu'assure Madame Prugnaud, en liaison avec les DEA et les laboratoires.

La revue annuelle de l'École doctorale est donc un exercice autant qu'un objet de transmission du savoir : elle est le résultat élaboré et contrôlé à de nombreux stades d'une première recherche qui s'exprime aussi bien dans le champ ouvert d'un séminaire oral que dans l'alchimie secrète de l'écriture individuelle.